

Explication linéaire : Jacques Prévert, « La grasse matinée », *Paroles*, 1946

Pistes pour une introduction :

- Poète, parolier et scénariste proche des surréalistes (priviliégiant la « surréalité » où s'abolit l'opposition entre le rêve et le réel, ils donnent libre cours à leur imagination). En 1946, Prévert réunit 95 textes - poèmes, chansons, récits, saynètes (petite pièce comique très courte généralement à deux ou trois personnages) -, parus en revue depuis 1930 dans le recueil *Paroles* qui rencontre un immense succès. Anarchiste, il prend fermement position en faveur de la liberté et manifeste un rejet des institutions susceptibles de la museler : famille, école, Eglise, armée.
- Dans « La grasse matinée », poème en vers libres, le poète dénonce les inégalités sociales. Il met en cause, à travers le cas particulier d'un homme des rues, la famine encore présente durant cette période d'après-guerre.

Problématique : En quoi la forme poétique de ce poème renforce-t-elle la dénonciation de la guerre ?

I- Premier tableau : un homme affamé devant une vitrine de magasin chargée de victuailles (v. 1-39)

- Le titre > antiphrase « La grasse matinée » > habituellement associée à l'idée d'une paresse bienheureuse > humour noir, grinçant
- L'horreur de la faim > répétition (X3) de l'adjectif « terrible » v. 1, 3, 5 à la dimension tragique. Cet adjectif accompagne v. 2 « le petit bruit de l'œuf cassé », puis « la tête de l'homme » v. 5 > effet d'attente : décalage entre le caractère banal, insignifiant de l'œuf dur et la répétition de l'adjectif « terrible » + allitération dure en (R) « terrible/ bruit/dur ». L'explication ne vient qu'au vers 4 avec la périphrase « l'homme qui a faim » > pas d'autre identité, ni d'autre pensée, seulement l'obsession de la faim.
- Une faim envahissante > le mot « faim » est à la rime v. 4 et 6. Il complète « la mémoire de l'homme » et « la tête de l'homme ». Cet homme anonyme n'est que faim. De plus, « faim » rime avec « magasin » v. 8, ce qui rend la situation du personnage poignante.
- Précision temporelle > v. 7 « six heures du matin » > référence au titre : les riches font la grasse matinée, les pauvres errent en quête de nourriture.
- Indifférence à son image > répétition du mot « tête » v. 5, 6, 9, 19, 12 accompagné de la négation « il n'y pense pas » et de l'expression familière « il s'en fout » v. 12 > l'image qu'il renvoie est pourtant précisée « une tête couleur de poussière » v. 9 : image d'un mendiant, d'un vagabond.
- Le tourment du mendiant > verbes de pensée « il songe » v. 14, « il imagine » v. 15, puis de mouvement « il remue » v. 19, « il grince des dents » v. 21, « il compte sur ses doigts » v. 24 > point de vue interne qui révèle la souffrance du personnage. Les COD « une autre tête » v. 15, « une tête de veau » v. 16, « une

tête de n'importe quoi » v. 18 montrent une progression, une violence qui sourd, d'autant plus que les verbes de mouvement sont suivis de l'adverbe « doucement » v. 19, 20, 21 qui laisse présager une suite.

- Une rengaine entêtante > le poète martèle le nombre de jours durant lesquels le personnage n'a pas mangé des vers 24 à 31 : « un deux trois » / un deux trois / trois jours / trois jours / trois jours / trois nuits ». La brièveté des vers montre que l'homme n'a plus que cette pensée en tête. Cela ressemble à une comptine (répétition du chiffre « trois »). L'absence de ponctuation ajoute au caractère interminable de cette faim comme si le poème était lui-même dit d'un seul souffle.
- La colère > antithèse « ça ne peut plus durer / ça dure » v. 28-29 > espoir sans cesse déçu de l'homme + indignation de Prévert : on peut laisser un homme trois jours sans manger devant des vitrines pleines.
- Ironie grinçante > CL de la nourriture v. 34 à 39 « ces pâtes ces bouteilles ces conserves », « poissons morts », « boîtes », « sardines » > abondance de nourriture du point de vue du personnage. L'anaphore du déterminant démonstratif « ces » accentue l'impression de proximité - et d'inaccessibilité - de ces produits. L'abondance est ressentie comme une provocation pour cet homme. Or, la répétition du participe passé « protégé » X4 renforcé par l'emploi du terme « barricades » v. 39 et le parallélisme rendent la barrière infranchissable entre la misère et l'abondance. On observe une gradation dans la protection : « boîtes », « vitres », « flics », « crainte » : de simples objets, à l'humain et à la menace. Le vocabulaire familier « flics » et les points de suspension renforcent l'adjectif « malheureuses » : Prévert, révolté, émet un jugement : la société prend soin des boîtes de sardine, pas des humains.

II- Deuxième tableau : un homme affamé devant un bistrot (v. 40-51)

- Changement de décor > indice spatial « le bistrot » v. 40. Ses symboles « café-crème et croissants chauds » v. 41 desquels émanent gourmandise et douceur vont être l'élément déclencheur de la folie du personnage.
- En effet, le tragique s'accélère v. 42 « l'homme titube » > faiblesse physique + détachement graduel d'avec la réalité : le vers 44 est répété « un brouillard de mots ». L'énumération qui suit v. 47-51 « œuf dur café-crème / café arrosé rhum / (...) café-crème arrosé sang ! ... » ainsi que le jeu de mots « café-crème / café crime » illustrent la folie qui s'empare de l'homme. Accélération du rythme visible également à travers l'allitération en (K) qui suggère la course du vagabond vers sa victime.
- Le basculement > les seuls signes de ponctuation du poème après « sang » (points d'exclamation et de suspension) marquent la rupture entre les deux récits : celui de l'homme qui a faim et celui du crime.

III- Un ton journalistique ironique (v. 52-63)

- Le récit d'un fait divers > point de vue externe « Un homme très estimé » v. 52 + récit au passé composé « a été égorgé » v. 53, « a volé » v. 54 > Prévert dénonce le regard impitoyable de la société sur les exclus.
- Changement de regard > « l'homme qui a faim » devient « l'assassin », « le vagabond » v. 54 > termes péjoratifs qui s'opposent à l'accentuation de l'innocence de la victime « « très estimé » v. 52. Le crime lui-même est rendu odieux par le verbe « égorgé » v. 53 qui renforce le caractère monstrueux de l'assassin. Prévert semble critique vis-à-vis de la presse qui diabolise l'acte d'un homme affamé, désespéré au lieu de s'interroger sur la responsabilité de la société.
- Une parodie d'article > la polysémie du terme « estimé » est ironique : il appartient au CL de l'argent qui émaille la fin du poème « volé » v. 54, « francs » v. 55-57, « centimes » v. 59, « pourboire » v. 59 par opposition à celui qui n'a rien.
- Renversement de valeurs : le détail du vol « deux francs », « zéro franc soixante-dix », « vingt-cinq centimes » correspond au prix d'un petit-déjeuner et équivaut à la mort d'un homme qui équivaut elle-même à en sauver un autre de la faim. On ne sait plus qui est la victime, de la société « un homme très estimé » ou du laissé-pour-compte « l'homme qui a faim ».
- Ironie encore > « l'assassin » s'est acheté de quoi manger « deux tartines beurrées » v. 58, de quoi se réchauffer « un café-arrosé » v. 56 mais il a également laissé « un pourboire » v. 59 > acte de générosité dont la société a été incapable à son égard.
- L'explication du crime commis > reprise des quatre premiers vers du poème aux vers 60-64. Prévert rappelle la véritable cause du crime par la répétition de l'adjectif « terrible » > l'indifférence de la société vis-à-vis des plus démunis peut mener à la folie et à la tragédie.

Pistes pour une conclusion

- Histoire d'un anonyme en trois temps > tension dramatique
- Une forme d'écriture libérée de la versification et de la rime au profit du travail sur les répétitions, les sons, les rythmes et qui renforce le propos
- Une expression poétique proche de l'oral. Prévert remplit ici une mission qu'il s'était fixée : « parler pour ceux qui ont trop à dire pour pouvoir le dire »
- Un siècle auparavant, Victor Hugo pointait déjà du doigt dans *Les Misérables*, la responsabilité de la société dans le vol d'un pain par Jean Valjean.
- Les poèmes de Prévert ont souvent été mis en musique. Marion Oswald a été la première à chanter « La grasse matinée » en 1957 sur une musique de Joseph Kosma. Serge Reggiani en a fait une lecture célèbre en 1966.